

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature—Philosophie—Sciences—Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N° 20

Au Transvaal — Sentinelles ! Prenez garde à vous ! — Fabriques d'intelligences — Bravo ! — Une horreur — Sir Raymond — Richesse nationale — Nos grands hommes peints par eux-mêmes — Un bavard — Correspondance Petites et grosses nouvelles — Etc. — Etc.

PRIX

—
Le Numéro

3 cts

ABONNEMENT

—
Par Année

75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boite de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Editeur, 36, rue St-Laurent, Montréal

Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1899

N° 20

AU TRANSVAAL

Il a été beaucoup question du Transvaal depuis quelque temps. On s'en est occupé à l'occasion des actions de ses mines d'or, qui montaient ou descendaient d'une façon si imprévue que les ruines irréparables succédaient brusquement aux richesses les plus éblouissantes. On en a parlé, il y a trois quatre ans, à propos des troubles qui ont éclaté à Johannesburg, et de l'incursion armée des troupes de la Chartered sur son territoire. On en parle aujourd'hui à cause de la guerre odieuse que l'Angleterre lui a suscitée, et cet événement brutal fournit aux nations l'occasion d'exprimer leur sympathie très vive pour ce vaillant petit peuple boër, qui se débat depuis un quart de siècle entre les griffes tenaces du léopard anglais, et qui semble prêt à faire reculer le fauve.

Qu'est-ce donc que ce pays ?

Le Transvaal, il y a une trentaine d'années, à l'époque heureuse nous apprenions la géographie, était pour nous un de ces pays inconnus, au fond de l'Afrique australe, au bout de cette grande tache blanche de nos cartes, qui facilitait alors tellement nos études sur le continent africain, un territoire vague de chasses au lion, à la girafe ou l'antilope, sur lequel pouvait rêver une imagination d'enfant, et son nom moderne, tout nouvellement forgé, éveillait en nous une idée à peine plus précise que son ancienne dénomination de Monomotapa, ce Monomotapa fabuleux où LaFontaine, dans son scepticisme, plaçait le refuge de la vraie amitié. Aujourd'hui, le Transvaal nous est devenu familier ; il semble qu'il se soit rapproché de nous, et il s'est rapproché en effet ; dix-sept jours de steamboat, deux jours et demi de chemin de fer, et l'on est rendu à Johannesburg.

Pour aller au Transvaal, la voie directe et logique pour les Européens, sauf les Anglais, celle qui s'impose à la seule inspection d'une carte, serait de traverser le canal de Suez et la mer Rouge, de toucher à Zanzibar au port de Delagoa-Bay, en face de Madagascar, dans la colonie portugaise du Mozambique, d'où un chemin de fer de 160 lieues

de long conduit à Johannesburg. Par cette voie, on peut échapper à la sujétion et à la mauvaise volonté des intermédiaires anglais. Mais il n'existe encore de ce côté aucun service bien organisé, et la France qui, par sa situation à Madagascar, en face Delagoa-Bay, pourrait opérer des transactions fructueuses et facile avec le Transvaal, n'a encore rien tenté de sérieux pour établir des relations d'affaires suivies avec ce pays que l'on croit, bien à tort, plongé dans une austérité patriarcale. Du reste, jusqu'à ce jour, les autres pays d'Europe ont marqué la même indifférence pour le marché transvaalien.

Johannesburg, si l'on en croit une relation récente de M. L. De Launay, possède des tramways, des théâtres, des cafés-concerts, des magasins brillamment éclairés à l'électricité, où l'on trouve tous les articles de luxe, depuis les dernières créations de Paris, que la modiste y va chercher deux fois par an, jusqu'aux petits fours et aux bonbons, également français, aux appareils de photographie et aux bicyclettes.

Johannesburg est né de l'exploitation de l'or et en vit, mais cette ville n'a pas, paraît-il, l'aspect effréné et sombre des villes industrielles. Il y a quinze ans, elle n'existait même pas de nom. Quelques rares chercheurs d'or avaient seulement commencé à bâtir leurs maisonnettes sur l'emplacement où se dresse fièrement aujourd'hui cette cité fameuse. C'est en 1887 que se créèrent, en très petit, avec des capitaux restreints, les premières affaires d'or de ce district, notamment la célèbre mine Robinson, restée pour bien des Français le type des mines de ce pays, tant pour les bénéfices considérables qu'elle a données presque tout de suite que parce que la totalité de ses actions, ou peu s'en faut, est aujourd'hui placée et immobilisée en France.

En deux ou trois ans le mouvement qui attirait les capitaux, d'abord de la colonie du Cap ou de Natal, puis de l'Angleterre, vers ce coin de terre privilégié, se précipita peu à peu ; il se produisit une poussée de hausse, ce que les Anglais appellent *boom*, dont on a à peine retrouvé l'équivalent dans l'été de 1895, au moment où tous les spéculateurs des deux hémisphères regurent une si bonne leçon. Après le krack de 1890 et l'affolement de 1895, le calme revint, les découvertes minières se multiplièrent chaque jour et la faveur publique retourna au Transvaal. La connaissance des affaires de ce pays se répandit en Angleterre, en Allemagne, en France, puis en Autriche, en Russie, en Turquie, qui sait où encore ? Et aujourd'hui les entreprises de cette région tendent à prendre une allure réellement sérieuse et industrielle, au lieu d'être simplement un prétexte à spéculations financières. Pour avoir une idée du mouvement qui s'opère là-bas, disons que les mines occupent activement et sans interruption une armée de 50,000 mineurs, qui, à coup de dynamite, font sortir de terre plus de 3 millions de tonnes de minerai. En 1895, le rendement en or pur a été de 155,850 livres ou \$41,400,000.

Johannesburg, qui n'existait pas en 1887, compte aujourd'hui plus de 80,000 habitants, où la population blanche accourt chaque jour avec tant de hâte, comme dans les villes neuves de l'Ouest américain, qu'il est fort difficile d'apprécier jamais exactement le nombre de ses habitants.

C'est assez dire que le Transvaal n'est nullement le pays sauvage que quelques personnes s'imaginent peut-être encore. On peut vivre à Johannesburg tout aussi confortablement, sinon aussi économiquement, que dans les vieux pays, et sous un climat merveilleusement sain, qui a ce privilège, rare pour une colonie exotique, de n'altérer en rien la santé des étrangers. La plupart de ceux-ci sont installés au Transvaal avec leur famille, et beaucoup perdent même peu à peu le souvenir de la patrie pour devenir citoyen de ce pays nouveau, qu'on appelle l'Afrique du Sud, des *Afrikaners*.

Ces immigrants, que les anciens maîtres du sol, les Boërs, nomment les étrangers, les *uitlanders*, sont, en grande majorité, des Anglo-Saxons, Anglais, Australiens, Africains du Cap ou Américains, puis des Allemands et enfin, en très petit nombre, des Français.

Chacun sait comment la partie turbulente et brouillonne de ces *uitlanders*, ou, si l'on veut, la partie chauvine, dirigée par le fameux Cecil Rhodes, l'ambitieux premier ministre de l'Afrique du Sud, qui s'est fait surnommer par ses amis le Napoléon africain, a tenté en 1896 un coup de main, piteusement déjoué, sur le Transvaal et voulu en expulser, au profit de l'Angleterre, le gouvernement légitime, qui est le gouvernement boër.

Ces Boërs, auxquels les Anglais ont fait perfidement une fort mauvaise réputation, mais qui ont eu bien des fois l'occasion de montrer, par leur attitude correcte et leur générosité dans la victoire, de quel côté était la réelle civilisation, sont, on le sait, des descendants de colons hollandais ou de réfugiés protestants français, venus au Cap après la révocation de l'édit de Nantes. Ce sont donc, bien qu'ils aient été forcés d'abandonner leur langue, dans le cours du siècle dernier, pour parler seulement le hollandais, en partie des compatriotes pour les Canadiens-français. Et quand on ne le saurait pas d'avance, on s'en apercevrait aisément en reconnaissant chez eux non seulement des noms tels que : de Villiers, du Plessis, du Toit, Lacassagne, Joubert, etc., mais même des types normands ou gascons, merveilleusement conservés.

A côté de ces types français, on rencontre aussi des physionomies bien hollandaises, de placides fumeurs de pipes de Téniers, les Boërs classiques aux yeux clairs, à la grande barbe folle, aux cheveux flottants, qui, coiffés d'un vaste feutre gris et la carabine en bandoulière, galopent sur un cheval nerveux à travers les hautes herbes.

Les Boërs, qui sont avant tout des cultivateurs, ont le dédain des

villes et de la haute industrie, mais le culte de la terre. En philosophes, ils regardent de loin ces hommes qui viennent chez eux se ruier à la poursuite du métal précieux, dont les amas ne sont même pas, comme le grain entassé dans leurs greniers, bons pour nourrir les affamés.

Les Boërs et les *uitlanders* sont les deux éléments blancs de la population. Les *uitlanders* organisent, dirigent et surveillent ; les Boërs vendent les terrains, font les lois et perçoivent les impôts ; ceux qui donnent l'effort de leurs muscles et la sueur de leur peau, se sont les noirs, Cafres et Zoulous.

C'est à ce peuple paisible et prospère que, pour la troisième fois, l'Angleterre vient de s'attaquer. Deux défaites humiliantes n'ont pas éteint chez elle le désir de s'appropriier par la violence ce riche territoire, fertilisé par la sueur des premiers occupants. Mais l'Angleterre avait compté sans la farouche énergie de ceux qu'elle prétendait dépouiller, et, avec un étonnement craintif qu'elle ne peut dissimuler, elle s'aperçoit que le poids de sa seule force morale n'est pas de nature à intimider les braves Boërs. Après avoir commandé, voici maintenant l'Angleterre qui reçoit des ordres. Un ultimatum, digne mais ferme, du président Kruger, place l'Angleterre dans l'alternative ou de reculer ou de se rendre à la boucherie.

Or, à la boucherie, les Anglais n'iront pas. Ils ont ici des colons loyaux ne demandant pas mieux que de se faire casser les os en chantant *God save the Queen !* Parfait ! Si les Canadiens qui veulent se rendre au Transvaal dans l'espoir de tuer quelques Boërs sont d'origine anglaise, c'est fort bien. Ils font du zèle, mais cela les regarde. Si, au contraire, ce sont des Canadiens-français, qui, volontairement vont tirer, ou essayer de tirer sur des Français amalgamés comme eux, par la force des choses, dans une colonie étrangère, nous ne comprenons pas que *La Patrie* " applauidisse de tout cœur " à ce quasi fratricide.

Combien y en a-t-il des nôtres qui se sont engagés dans l'armée française en 1870 ?

RHEM.

Il paraît que les différents comités chargés de parcourir les paroisses et de les pressurer au profit de Monseigneur Duhamel ont fait merveille. Ils ont, disent-ils, amassé une forte somme, mais ce n'est pas fini. Elle sera encore plus forte que cela. De son côté, le clergé du diocèse d'Ottawa doit présenter à Sa Grandeur Illustrissime une bourse de \$6000. Où diable va-t-il glaner cela ?

Si son Éminence fait tant de profits pour son jubilé d'argent, que sera-ce pour son jubilé d'or ?

Beati pauperes

SENTINELLES ! PRENEZ GARDE À VOUS !

Pendant que nos ministres canadiens-français vont foudroyer de leur éloquence les gens de Paris, de Chicago et d'autres lieux, les conservateurs des deux races, s'accordant momentanément comme larrons en foire, font de la grosse besogne. Seulement, à l'inverse de nos grands orateurs, ils jouent leur partie comme on joue le whist : en silence.

Pendant, malgré le mystère dont ils s'entourent, nous avons pu pénétrer leurs manœuvres et nous allons mettre nos amis au courant du plan combiné par ces messieurs.

Disons d'abord que les efforts de nos adversaires ne s'exercent pas seulement à la conquête de l'omnipotence à Ottawa et à Québec, ils sont surtout dirigés sur la municipalité de Montréal.

Pour l'instant, nous ne tiendrons compte que des intrigues qui se préparent contre le pouvoir provincial et l'administration municipale.

Les conservateurs et les torys n'ont aucune chance — et ils le savent fort bien — de se substituer au gouvernement Marchand. Ils ont retourné la question dans tous les sens et ils en sont venus à cette piteuse conclusion : Rien à faire ! Mais si la citadelle provinciale est imprenable, il n'en est pas de même, pensent-ils, de la caisse municipale, et ils ont résolu de s'installer à l'Hôtel-de-Ville de Montréal afin de pouvoir envahir le parlement de Québec. Mais à quels moyens avoir recours pour s'assurer une forte majorité conservatrice et anglaise au conseil de Ville, dans une cité dont les deux tiers des électeurs sont libéraux et Français ? Inutile de compter sur la valeur personnelle des candidats qu'ils offrent. Les Canadiens-français savent trop, par une fâcheuse expérience, qu'ils n'ont rien de bon à attendre de leurs concitoyens anglais ; ils leur préféreront toujours leurs congénères, fussent-ils de la plus pitoyable médiocrité, car avec eux, du moins, ils peuvent compter sur la desserte du banquet, leurs frères repus. Il ne faut donc pas s'exposer aux chances si aléatoires d'une campagne de dénigrement, appuyée de séductions liquides et métalliques. Cela ne prend plus à Montréal. Le procédé est coûteux et la déception presque certaine. Il fallait donc inventer un truc neuf. C'est fait. Et ce truc, la voici : Avec l'assistance des torys, on galvanisera la vieille *Minerve*, à qui *La Presse* prêterait naïvement son concours. Les efforts de ces deux organes et de ceux qui en tirent les ficelles se porteront uniquement — et en apparence seulement — sur la politique provinciale, ce qui aura pour résultat d'inquiéter les libéraux peureux, dont le nombre, hélas ! n'est pas en décroissance. Lorsque ceux-ci redouteront les dangers d'une lutte

sans merci, on leur tendra dans l'ombre le rameau d'olivier :—Faisons la paix ! leur dira-t-on. Nous vous abandonnons fraternellement tel comté que nous sommes sûrs de gagner ou de conserver, contre tel quartier de Montréal dont vous n'êtes pas certains d'obtenir les votes.

Dans le vain espoir d'augmenter une majorité assez forte aujourd'hui pour imposer sa volonté, on tombera dans le piège et Montréal passera aux mains des Anglais.

Bien qu'en théorie les fonctions municipales soient exclusives de toute politique, on sait ce qu'il en est dans la réalité. Le jour où les torys auront la main sur Montréal, ils battront aisément les députés de cette ville et leur position sera inexpugnable. C'est parce qu'ils comptent sur le succès de cette manœuvre qu'ils acceptent si allègrement le renouvellement du mandat confié au maire. Que leur importe, en effet, un maire isolé, contre lequel ils se coaliseront légalement et qu'ils réduiront à l'impuissance ? C'est sera un roi soliveau, rien de plus, rien de moins.

Ce fait d'armes accompli — et il s'accomplira si nous n'y prenons garde — les torys rejettent au loin *La Minerve*, *La Presse* et leurs alliés d'un jour comme un ivrogne rejette un flacon vide.

C'est un de nos plus turbulents échevins qui est à la tête de cette machination ; c'est le plus francophobe des membres du conseil ; c'est celui qui s'oppose obstinément à toute mesure, fût-elle juste, avantageuse pour la ville et salutaire pour la masse, du moment qu'elle concerne l'élément français ou qu'elle est proposée par un Canadien-français ; c'est celui qui sait rallier tous les groupes, tous les partis, même les plus disparates — les orangistes et les irlandais par exemple — au nom de l'uniformité de la langue, pour les jeter, furieux, contre les Canadiens-français.

Nos compatriotes, nos amis politiques se laisseront-ils duper aussi grossièrement ? Faciliteront-ils à des adversaires, qui les traitent en ennemis en toute occasion, l'accès du pouvoir et la possibilité de les tenir en esclavage ? Nous nous refusons à le croire. A l'intrigue louche, opposons l'union, la fermeté et surtout la probité en matière électorale, soit comme votants, soit comme candidats, et nous déjouerons ainsi le complot machiavélique ourdi contre nous.

LA PETITE REVUE devait la révélation de cette basse intrigue à ses lecteurs. Elle reviendra sur le sujet en temps opportun, car, sans se vanter d'être mieux informée et plus patriote que ses confrères, elle se flatte du moins d'être infiniment plus indépendante et de pouvoir toujours, sans redouter le froncement de sourcils d'un Jupiter caché, dire la vérité à tous et sur tout.

FABRIQUES D'INTELLIGENCES

Il est certain que M. Louis Herbette, venu au Canada pour constater la perfection de nos institutions scolaires et la qualité superfine de leurs produits, est enthousiasmé des programmes de l'enseignement à tous ses degrés. On lui a montré des tableaux d'honneur, des combinaisons pédagogiques tout à fait séduisantes, et, entre le rôti et la salade, on lui a exposé en deux mots le génie de notre système d'instruction publique.

Il n'en revient pas, paraît-il, et il se propose d'inviter la France à marcher sur nos traces. Le cher homme a raison ; il est de bonne foi et serait près de la vérité si nos programmes, nos prospectus, nos plans d'études étaient mis en pratique, et surtout si notre personnel enseignant pouvait et voulait s'y conformer.

Voici, pour l'édification de M. Herbette, deux petits faits authentiques et récents dont il pourra vérifier l'exactitude, s'il fait seul son enquête et s'il la fait incognito.

Un de nos amis, passant il y a quelques jours devant l'école de St-Louis du Mile End, entendit une mélopée traînante qui éveilla son attention. Il s'approcha. Les enfants, en chœur, chantaient :

A-ve... A-ve... A-ve... A-ve...
A-ve... A-ve...
Ave Maria !

Quand ils avaient fini cette longue et insipide phrase musicale, dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici la notation, ils recommençaient et recommençaient encore.

De temps en temps, le maître interrompait les élèves, grondait ou approuvait, et la classe repartait avec une nouvelle ardeur :

A-ve... A-ve... A-ve... A-ve...
A-ve... A-ve...
Ave Maria !

Notre ami resta environ vingt minutes en sentinelle, pensant que ce n'était qu'un intermède et désireux de savoir à quel exercice passeraient ensuite les enfants. Las d'entendre cette musique abrutissante, il s'éloigna en faisant des réflexions pénibles sur le criminel emploi du temps des malheureux élèves. Il se rendit à Corn Bougie, où il avait affaire, et, plus d'une heure après, repassant devant l'école, il eut l'affolante surprise d'entendre toujours :

A-ve... A-ve... A-ve... A-ve...
A-ve... A-ve...
Ave Maria !

De rudes citoyens que l'on prépare dans cette école.

Second exemple.—C'était pendant le cours des vacances dernières. Un curieux demandait à une fillette de neuf ans :

—Qu'est-ce que tu as appris à l'école ?

—J'ai appris un cantique.

—Bah ! . . . Et veux-tu me le chanter, ton cantique ?

L'enfant, timide, baissa les yeux sans répondre.

Le questionneur y mit de l'insistance et fit voir une belle pièce de 25 cents.

La fillette, les yeux baissés, émue, honteuse, commença en tortillant le coin de son tablier :

O Schin Iosè-phe, Schin Iosè-phe
Schin Iosè-phé
Piiez, piiez pou nous
Schin Iosè-phe
Piiez pou nous-ou !

L'enfant s'arrêta, les yeux toujours baissés, le visage rouge, les lèvres pincées aux commissures, le cœur battant.

—Et après.

—C'est tout ce que je sais, fit la gamine en pleurant et en allant se jeter dans les bras de sa mère.

Et voilà ce qu'on apprend aux enfants dans nos écoles congréganistes. Si M. Herbette ne veut pas nous croire sur parole, qu'il y aille voir. Cette expérience lui fera sûrement modifier au moins une partie du rapport qu'on va lui dicter sur nos incomparables institutions.

Oh oui ! incomparables.

BRAVO !

Nos félicitations à l'hon. M. Tarte pour l'attitude sage, ferme et réellement patriotique qu'il a prise dans la question d'envoi des troupes canadiennes au Transvaal. Si le ministre des Travaux publics apportait dans tous les devoirs de sa charge le même esprit de logique, le même souci des deniers publics, la même énergie et la même beauté morale, il serait tout bonnement admirable, et, bleu ou rouge, nous l'adorerions cet homme.

Le Cabinet a décidé de donner un exemplaire de la chanson de Malborough à tous les volontaires canadiens qui iront se faire tuer au Transvaal.

UNE HORREUR

D'une dépêche de Londres, publiée dans *La Presse*, nous extrayons les lignes suivantes, relatives au général Buller, le soudard cynique qui doit commander les forces anglaises en Afrique.

“ Le général Buller a dit que, lorsqu'il aura réduit les Boërs à la dernière extrémité, il ne pourra pas tolérer qu'un cabinet favorable à la paix ou un ministre de la guerre bien intentionné l'arrête à ce moment, car, comme il l'a déclaré, « ses mains ne sont pas de celles qui lâchent prise une fois qu'elles ont saisi les manches de la charrue. »

“ Il paraît que la Reine et le cabinet ont acquiescé à cette demande du général Buller, bien qu'il ait été convenu que le gouvernement conserverait un contrôle nominal de la direction des opérations. Ce contrôle sera sans importance. Le général Buller est certain de pouvoir couper tous les fils télégraphiques derrière lui et de se tenir sans communication avec Londres au moment critique.

“ C'est cet homme que quelques-uns de ses officiers n'ont pas hésité de qualifier de brute, bien qu'ils admirent sa détermination. Il connaît les Boërs, et les mesures les plus énergiques ne le seront pas trop pour lui. Et tant qu'il restera un vestige de l'influence des Boërs au Transvaal ou dans l'Etat Libre d'Orange, il emploiera tous les moyens pour la faire disparaître. ”

On croit être en proie à un hideux cauchemar en lisant ces lignes. Jamais la féroce hypocrisie d'Albion ne s'est montrée avec plus de candeur et de cynisme. Voilà la nation qui n'a à la bouche qu'un mot : humanité ! C'est au nom de l'humanité qu'elle flétrit tout ce qui est vertueux en dehors de ses codes tortueux ; c'est au nom de l'humanité qu'elle envahit les territoires des faibles, qu'elle en égorge les défenseurs et qu'elle s'approprie leurs biens, telle une troupe de bandits s'approprie sur les grandes routes la bourse des passants, l'escopette au poing. C'est au nom de l'humanité qu'elle demande la bourse ou la vie, et qu'elle sacrifie lâchement la seconde lorsqu'elle a obtenu la première.

Ainsi le général Buller, la brute admirée par les officiers anglais, a proposé un pacte infâme à la Reine et au Cabinet, et ce pacte a été ratifié. Ce n'est pas la guerre, loyale dans son atrocité, que l'Angleterre entreprend ; c'est un massacre sauvage, horrible, honteux, lâche. C'est l'éventrement des femmes, le piétinement des enfants, le pillage des propriétés, le ravage des cultures ; c'est la rage d'une soldatesque conduite au feu la panse pleine de gin ; c'est le renouvellement et l'aggravation des massacres du Moyen-âge ; c'est la barbarie d'Attila transportée au XXe siècle.

Salut, humanité ! L'Angleterre est à la tête du monde : elle le prouve par sa brutalité.

Si Buller la brute triomphe des Boërs, ce qui n'est pas du tout certain en dépit des contingents coloniaux, la paix ne se signera pas. Les communications seront interrompues, et le farouche exécutif sabrera, brûlera, dévorera tout, sous prétexte qu'il n'aura pas reçu l'ordre de s'arrêter. Et le gouvernement anglais se lavera les mains de cette ignominie en protestant de la pureté de ses intentions, de son amour des peuples, de son inaltérable dévouement pour la cause de l'humanité.

C'est horrible.

Mais que le général « Brute, » déterminé à employer *tous les moyens* pour écraser les Boërs, prenne garde à l'indignation universelle que son action va soulever. Sa sanglante aventure pourrait bien finir comme celle de Tiphaine, dans la légende « l'Aigle du casque. »

GAILLI.

SIR RAYMOND

Eh ! eh ! ça ne fait pas mal du tout : SIR RAYMOND ! Un peu difficile à prononcer en anglais peut-être, mais en lettres moulées ça fait très bien. Il n'y a pas à dire non, ça fait très bien !

Le *sirage* n'est pas encore accompli, c'est vrai, mais il s'en faut de si peu de temps que nous aurions mauvaise grâce à ne pas accorder dès maintenant à notre bon maire le drôle de joujou qu'il désire.

Comment la chancellerie britannique pourrait-elle faire attendre après une toute petite particule un patriote qui, en sa quadruple qualité de Canadien-français, de libéral, de député et de sujet britannique, enflamme le zèle de ses concitoyens et les engage de secourir par les armes nos frères bien-aimés, les Anglais, que de misérables coloniaux africains ont lâchement provoqués à la guerre.

L'Empire britannique se trouve, du fait de ce lâche attentat, dans une position fort précaire dont il ne pourrait pas facilement sortir sans l'assistance formidable de ses plus loyaux sujets parmi les plus loyaux. Et Sir Raymond, à la tête d'une brigade invincible, composée de braves Canadiens-français, va aller d'une enjambée déplanter l'orgueilleux drapeau des Boërs, composé, par une ironie satanique, des mêmes couleurs que le vieux drapeau canadien : bleu, blanc, rouge, plus une bande de ce vert symbolique qui signifie : ESPOIR.

J't'en ficheraï, moi, de l'espoir, à coups de dum-dum !

LORD QUIBROUGH.

RICHESSSE NATIONALE

Pour répondre victorieusement à un journal anglais qui relevait dans la ville de Montréal 18 églises catholiques contre 74 protestantes, *La Patrie* du 28 septembre énumère les églises catholiques de notre ville.

Il y en a 48.

“ En plus, ajoute notre confrère, chaque communauté, chaque collège, chaque couvent possède sa chapelle où des centaines de personnes assistent tous les jours aux offices religieux. Ces diverses maisons sont au nombre de plus de soixante dans la ville et la banlieue.”

Le calcul de *La Patrie* est très exact, et le journaliste anglais qui n'a relevé que 18 églises catholiques à Montréal doit avoir une vue bien défectueuse. Peut-être aussi a-t-il voulu dire que 18 églises suffiraient amplement aux besoins des fidèles ? Dans ce cas il ne mérite aucun blâme, car il n'a dit que la vérité.

La population de Montréal est environ de 300,000 âmes, dont les deux tiers catholiques.

48 églises pour 200,000 fidèles, cela fait une moyenne de 4,166 clients par église, ce qui doit terriblement creuser le budget des familles.

A Paris, capitale de la « fille aînée de l'Église, » la population exacte au dernier recensement était de 2,511,629 habitants. Sur ce nombre il faut déduire 50,000 juifs et 202,000 sujets protestants ou de diverses croyances. Ce qui abaisse le chiffre des catholiques à 2,309,629. Mettons 2,300,000.

Or, Paris, plus de 8 fois plus peuplé que Montréal, devrait contenir 8 fois 48 églises, soit 384. Eh bien, voyez la perversité de cette ville, il n'y en a que 71. Chaque église de Paris répond donc aux besoins d'une moyenne de 32,394 clients ; et si les 18 églises rêvées par le journaliste anglais étaient le nombre réel des églises de Montréal — au lieu de 48 sans compter les chapelles — elles auraient encore trois fois moins de besogne qu'à Paris, puisqu'à ce compte elles n'auraient qu'à satisfaire chacune 11,111 clients des deux sexes.

Si la prospérité d'une ville se déduit du nombre de ses temples comparés au nombre de ses fidèles, Montréal n'a pas de rivale, et doit se trouver dans un état de fortune pléthorique incomparable.

LÉVITE, Jr.

-
- Je vais partir dans un moment,
Le Sud-africain me réclame.
— Vous n'emprenez pas votre femme ?
— ... C'est un voyage d'agrément.

NOS GRANDS HOMMES PEINTS PAR EUX-MÊMES

CONCLUSION

Lorsque nous avons commencé la publication des commentaires, ou mieux des observations sur les lettres adressées à *La Patrie*, en réponse à une consultation publique sur les préférences littéraires de nos personnages les plus connus, nous avons fait connaître minutieusement le but et la portée du travail ingrat que nous nous imposions, et, entre autres choses, nous disions :

“ Cette consultation nous a paru intéressante, non à titre de puéride curiosité, mais parce qu'elle nous fournissait l'occasion d'étudier l'état d'âme d'un groupe de contemporains appartenant à l'élite intellectuelle de la nation. Par leur réponse, en effet, ces hommes ont exposé avec candeur leurs qualités et leurs défauts ; et il y a tant d'ingénuité, d'innocence même dans ces réponses, que LA PETITE REVUE a constitué un comité d'écrivains et de penseurs, à qui elle a confié l'analyse impartiale de ces lettres où les signataires se peignent si fidèlement et si inconsciemment. Nous ne voulons pas dire que cette fidélité de la peinture soit l'équivalent de la sincérité, oh ! non. C'est, au contraire, parce que nous avons constaté que la plupart des réponses n'étaient faites qu'en vue d'étaler une érudition factice, de faire parade d'habitudes ou de goûts épurés selon une esthétique spéciale et estampillée par les *bien-pensants*, que nous avons voulu mettre à nu les involontaires, peut-être, mais dangereux mensonges qui suintent de presque toutes ces lettres.

“ D'après cette série de documents, dont le nombre et la quasi uniformité constituent un champ d'expérience suffisant, on ne peut que déplorer un système d'éducation qui entraîne des hommes respectables dans la voie de la dissimulation, qui les dote d'une petitesse d'esprit désolante et d'un orgueil stérile.

“ Ce n'est pas aux auteurs de ces réponses que nous nous en prenons : c'est à leurs formateurs. Ce sont ces derniers que nous rendons responsables de l'indice trop certain de la décrépitude intellectuelle et morale que ces lettres accusent dans leur ensemble.”

Nous exposions ainsi toute l'économie de notre travail.

Et pour rassurer d'avance ceux qui pouvaient redouter la partialité de notre examen, nous ajoutions :

“ Le comité auquel nous faisons allusion plus haut se compose de six hommes parfaitement qualifiés pour faire un travail de cette nature. Ils ne connaissent — de vue seulement — que quelques-uns de ceux qu'ils vont juger à l'aide d'une graphologie morale et transcendante. C'est dire que leur impartialité sera inattaquable et leurs conclusions d'une absolue loyauté. S'ils se trompent — et ils se tromperont néces-

sairement dans certains cas — leur erreur du moins ne portera que sur des nuances. D'ailleurs, comme leurs jugements seront motivés, le public à son tour pourra prononcer sur la valeur de ces jugements, les accepter ou les casser."

Or, notre programme a été exécuté de point en point. Nous avons publié *in-extenso* les lettres à analyser, de façon que les lecteurs puissent apprécier la valeur de nos observations. Chaque lettre a été soumise aux juges que nous avons choisis, et nul commentaire n'a été fait sans avoir reçu préalablement l'assentiment unanime de ces messieurs. Un seul a tenu la plume, il est vrai, mais il agissait comme secrétaire et en quelque sorte sous dictée.

Dès l'apparition de notre article d'introduction nous avons reçu de nombreuses approbations pour notre projet. Divers correspondants de *La Patrie* même nous firent l'honneur de nous encourager, et nous avons une longue lettre de l'un de ces messieurs, qui joint à ses félicitations une foule d'observations destinées à illuminer notre jugement sur quelques-unes des lettres qui encadraient la sienne. Remarquons que ces observations étaient toutes malveillantes et que nous n'en avons tenu aucun compte. Lorsque vint le tour de notre conseiller, sa réponse à *La Patrie* fut pesée dans la balance commune et le résultat de nos commentaires lui ayant déplu, il entra dans une fureur concentrée d'autant plus dangereuse qu'il ne pouvait la laisser éclater sans verser dans le ridicule. Nous donnons ce petit détail pour montrer à quel point l'impartialité est en horreur parmi ceux qui sont accoutumés dès l'enfance à se servir de formules toutes faites, à s'épargner tout effort de pensée et à trouver que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

Notons une exception, une seule, en faveur d'un homme que nous avons dû traiter avec une juste sévérité. Il fut d'abord froissé, humilié de nos observations ; mais il en reconnut la justesse et nous déclara qu'il en tirerait profit.

On nous fit aussi un autre reproche, bien inattendu celui-là.

C'est que nous flattions les prêtres !

Notre correspondant s'appuyait, pour nous lancer ce trait, sur l'éloge que la bonne foi nous obligeait de faire des correspondances des quatre ecclésiastiques qui ont participé à cette joute littéraire.

Or, dans notre article de début (No 12, du 15 juin), nous avons déjà constaté que les quatre lettres de ces prêtres étaient les seules qui fussent exemptes de dissimulation, d'exagération, de sot orgueil ou d'hypoërisie. Certes il est regrettable de voir ces hommes, que nous tenons pour néfastes en collectivité, accuser d'une façon si sensible leur supériorité sur nos hommes publics, nos frères en sujétion ; mais le plan de notre travail, la probité de notre publication ne nous permettaient pas de recourir à des artifices jésuitiques pour blâmer publiquement ce que nous étions forcés d'approuver *in petto*.

Dans la même lettre, on nous reproche encore, après avoir exalté des prêtres d'avoir humilié de bons libéraux, de bons libres-penseurs.

A cela nous ne pouvons rien, sinon changer notre fusil d'épaule, abandonner la lutte ingrate, pleine de déboires et d'embûches que nous avons entreprise, et faire comme ceux qui nous morigènent si aisément, savoir : approuver tout, admirer tout et concourir par notre passivité, notre lâcheté, à la ruine intellectuelle et morale que l'on médite contre notre race.

Certes il est facile, pour ceux qui ont le triste courage de refouler les violents tumultes de leur cœur, de courber l'échine et de chanter sur un mode allègre les beautés incomparables de nos institutions, de célébrer avec volupté la richesse insolente de nos maîtres, de donner de l'*Illustrissime* à tous les capuchons, de borner le savoir des grands au *Credo* et celui des petits au *Psautier* de David. Il est facile de caresser la patte à chacun et de s'exclamer sur le génie immense de quiconque croit en avoir une parcelle. Mais il est plus difficile, plus courageux, plus noble, plus patriotique surtout de dire à chacun son fait, en toute sincérité. On s'expose ainsi à la haine de ses amis aveuglés, mais on a la conscience sereine parce que l'on a fait son devoir, et que l'espérance que ces haines se dissiperont un jour à la pure lumière de la vérité nous soutient, nous console, nous fortifie contre les attentats misérables dont nous sommes l'objet.

Pour les raisons qui précèdent et pour mettre fin à la monotonie de l'examen de ces lettres, nous en arrêtons la publication. Aussi bien nous en avons analysé vingt sur trente et une, et nous estimons que ce nombre est suffisant. Ce qui reste à analyser nous obligerait à des redites bien inutiles. Nous pouvons donc conclure et mettre le mot FIN à cette étude intéressante — quoiqu'en disent certaines personnes.

La conclusion qui s'impose, la voici :

Tant que nous subordonnerons nos pensées, nos actes et nos paroles à l'approbation du clergé, nous serons ses valets ; tant que, réservant nos pensées, nous subordonnerons seulement nos actes et nos paroles aux caprices volontaires de la même puissance, nous serons ses esclaves.

Pour conquérir notre émancipation matérielle, intellectuelle et morale, il faut de toute nécessité nous arracher aux puissants tentacules du clergé, et pour assurer la réussite de cet effort désirable et honorable, il faut cesser d'aduler ces hommes impitoyables ; il faut cesser de trembler devant eux, — eux la faiblesse, nous la force ; nous la normale, eux l'exception ; — il faut cesser de redouter un pouvoir qui ne tire sa puissance que de nos craintes puérides ; il faut enfin avoir conscience de notre dignité d'hommes.

Ce qui n'empêchera personne de louer tout bas le Seigneur pour les bienfaits dont il nous accable.

UN BAVARD

C'est le révérend M. Gorman, ministre protestant de l'église Grace, d'Ottawa.

Dans une de ces homélies bibliques autant que populacières qu'il débite à ses clients, il a déclaré que les diverses questions qui divisent si malheureusement les deux races n'étaient pas du domaine politique, mais du domaine religieux. Et, avec un à propos charmant, il a rappelé le combat des plaines d'Abraham, en insinuant que si les catholiques ouvraient la bouche trop grande, une seconde représentation de cette réjouissance publique pourrait être donnée.

Nous ne voyons rien dans cette grotesque colère du révérend qui soit de nature à éveiller celle des Canadiens-français. C'est du verbiage, rien de plus, et il faut, croyons-nous, être plus sot que ce goujat pour prendre la chose au sérieux.

Les provocations ou les malhonnêtetés d'un prédicant quelconque nous font hausser les épaules. Elles ne valent même pas un coup de botte au cul.

CORRESPONDANCE

A M. G. D.—Non, certes, nous n'avons pas perdu la question de vue. Nous attendons les documents promis par notre correspondant de Rome. Ceux que vous nous avez communiqués sont importants, sans doute, mais trop incomplets pour nous justifier d'entreprendre une pareille campagne. De telles parties ne doivent se jouer qu'à coup sûr.

PETITES ET GROSSES NOUVELLES

Au nombre des distingués convives de l'honorable M. Horace Archambault, procureur général, qui donnait un souper splendide en l'honneur de M. Louis Herbette, on remarquait M. Lawrence Wilson, marchand de liqueurs spiritueuses et siropeuses. La présence d'un commerçant si distingué ne déparait nullement l'élégance de l'assemblée.

Au contraire.

~~*

Coquille relevée dans le prospectus d'un de nos bons collègues ruraux :

“ Les élèves quittent, en toute saison, la cRasse à cinq heures.”



Un jeune amoureux vient de troquer le protestantisme contre le catholicisme, en vue de son prochain mariage avec une jeune fille appartenant à une très pieuse famille. Etant donné le désintéressement du néo-catholique, son édifiant exemple ralliera à la foi de nos pères les tièdes que nos écrits poussaient à s'en écarter, et c'est nous qui paierons ainsi les frais de cette touchante conversion.



Fin d'un article à sensation de *La Presse* :

“ Ce désastre plonge dans la misère un grand nombre d'ouvriers qui étaient employés aux travaux de cette usine. C'est un triste malheur.”

C'est vrai, mais espérons que la semaine prochaine amènera des malheurs plus gais.



Au Her Majesty's, à la première représentation de la troupe de Maurice Grau. Vint un Anglais portant une de ces têtes impossibles.

— Votre billet, fit un farceur posté sur la première marche de l'escalier qui conduit aux fauteuils.

— Le voilà.

— C'est bien. . . passez !

— Pour entrer dans la salle, le fils d'Albion s'entend encore demander son billet.

— Mais je viens de le donner en bas.

— C'est ici qu'il fallait le donner, réplique le contrôleur ; vous ne pouvez entrer.

Le farceur qui avait prudemment pris la poudre d'escampette, se pavanait une demi-heure après l'événement dans la stalle de l'Anglais.



Un journal de Montréal annonce qu'une brave canadienne vient de mettre au monde, dans la même journée, quatre garçons d'une force extraordinaire.

La mère nous paraît d'une force encore plus extraordinaire que ses quatre garçons.

Avec ce numéro, nous adressons une facture à nos abonnés retardataires, en les priant de bien vouloir nous en faire parvenir le montant sans délai.